

Nicolas Bouyssi

Les Algues

**NICOLAS
BOUYSSI**

P.O.L

Extrait de la publication

Les Algues

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur

LE GRIS, 2007

EN PLEIN VENT, 2008

COMPRESSION, 2009

Nicolas Bouyssi

Les Algues

Roman

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

*L'auteur a bénéficié, pour la rédaction de cet ouvrage,
du soutien du Centre national du Livre.*

© P.O.L éditeur, 2010
ISBN : 978-2-84682-452-1
www.pol-editeur.com

Reconnaissance des machines.

1

Élisabeth et Pierre sont dans la chambre, ils ne bougent pas. La salle du restaurant de l'hôtel *Les Coquillages* donne sur la Manche. Elle est rectangulaire, et elle contient une douzaine de tables. À l'heure qu'il est – midi –, les rayons du soleil n'éclairent qu'un quart du restaurant. Il y a plusieurs clients au fond de la salle, dans la pénombre, au sein de quoi se repèrent un couple d'octogénaires, un soldat d'une cinquantaine d'années, et la patronne, derrière le bar. Le couple d'octogénaires mange le dessert, et le soldat en est à son entrée.

La patronne a environ soixante-dix ans. Elle est donc née avant le milieu du XX^e siècle, et a grandi pendant la Seconde Guerre mondiale. Elle a maintenant des cheveux blancs, une figure pâle de

forme hexagonale, avec de petits yeux, une bouche qu'elle mouille régulièrement avec la langue. Elle a une robe soyeuse et démodée, des chaussures en plastique noires, garnies de trous, qui font penser à des sabots. La serveuse qui l'accompagne doit être quinquagénaire. Elle est beaucoup plus voûtée que la patronne. Au-dessus d'un tee-shirt rose informe, elle porte une blouse comme on souvent les vieilles à la campagne, et un chignon mal attaché. On peut deviner à la raideur de sa démarche qu'elle va bientôt mourir. Du reste, certaines de ses mimiques ont l'air de le confirmer. Ses paupières tombent sur ses yeux. Ses joues sont abîmées et plates. Des touffes de poils sortent de son nez, sa bouche est entrouverte.

Elle se penche vers le soldat et elle dépose maladroitement un pichet de vin en sus de la corbeille à pain. Elle ne cesse pas de dire « merci » et « s'il vous plaît » pendant qu'elle sert. Des tortillons de cheveux s'amassent sur son front large. Le type n'est peut-être pas soldat, mais il fait tout pour y ressembler. Il est vêtu de rangers, d'un pantalon de toile et d'un tee-shirt kaki. Il a le menton proéminent, des cheveux poivre coupés en brosse, le nez cassé. Ses gestes sont secs. Il baisse le crâne au lieu de monter le poignet pour avaler. Son couteau racle agressivement le fond de son assiette. Et vu qu'il boit son vin à petites gorgées, il porte incessamment aux lèvres son verre à pied.

En ce qui concerne le couple d'octogénaires, la communication entre la femme et l'homme se résume au cliquetis de leur petite cuiller sur les rebords de chaque coupelle. La femme écrase une portion de boule de glace et fixe le fond de son récipient. Elle a les cheveux frisés, corbeau mais teints. Elle a un survêtement marron, trois rayures noires courent de son col à ses chevilles. Son mari porte un jean et des Nike vertes. Il est chauve, il soulève de temps à autre un morceau de pêche vers lui. Il engloutit la chantilly en trois bouchées. Ses avant-bras sont courts, sa peau est flasque ; il tousse et tremble.

À cause de la pénombre, quelque chose paraît d'emblée bizarre, voire inquiétant dans la figure de l'homme. Son regard croise celui de sa femme alors qu'il mâche sa pêche. Le blanc de son œil est si luisant qu'on pourrait croire qu'il pleure. Et finalement, il lui sourit. Il déplie sa serviette et se tamponne la bouche et les bajoues. Le vieux renfonce sa petite cuiller dans sa coupelle avec une telle lenteur, cette fois, que son sourire en devient gênant.

Il y a du vent dehors. *Les Coquillages* est un hôtel de Kernevec'h, ville minuscule des Côtes-d'Armor. Le centre n'est qu'à cent mètres d'une plage peu touristique, où je me suis rendu une fois, il y a longtemps, en colonie de vacances. On nous avait alors casés plus loin, dans une baraque en bois

dotée de lits de camp. C'est la première fois que je séjourne dans cette bourgade en mars. L'hôtel est calme et bien chauffé. De toute façon, je n'ai pas le choix. C'est le seul qui soit ouvert à Kernevec'h.

J'habite durant l'année à la périphérie de Metz, près d'un quartier qui se nomme la Maxe, dans un deux-pièces d'une résidence nouvelle avec parking. Je suis arrivé tôt. Il faisait encore nuit, et je n'ai pas beaucoup dormi. Je suis ici, je pense, pour une petite semaine. J'ai pris le temps de changer la robe d'Élisabeth et de la coiffer différemment pour l'occasion. En cas de besoin, il y a pour Pierre une grande poussette pliable rangée dans le coffre de la voiture, et un paquet de couches acheté à la va-vite dans une station-service de la périphérie de Rennes. Je ne crois pas que j'aurai le temps de les utiliser.

Je suis assis dans la partie la plus retranchée du restaurant, à l'opposé de fenêtres où le jour pénètre peu. La serveuse enlève l'assiette qui correspond à mon entrée. Elle est encore plus ratatinée que tout à l'heure quand elle se penche. Elle souffle et elle dépose le plat qu'elle tenait jusqu'à présent au bout de son bras. L'odeur de son visage évoque la cire et la lavande. Je plante les pointes de ma fourchette dans mon poisson, tandis que l'homme que je considère comme un soldat me dévisage. Il me jette

plusieurs coups d'œil faussement discrets. Je serais curieux d'apprendre ce qu'il fait là, et combien de jours il va rester.

Rien de pire, je trouve, que la pseudo-mobilité dont le type affecte certains de ses gestes. Il a remarqué que j'avais pris le soin de l'observer. Je lui souris de la manière la plus polie que je le peux. Mieux vaut que je me méfie de lui. Il a une tête qui me déplaît, et je suppose que la réciproque est vraie. On m'a appris que moins de dix secondes suffisent au cerveau de l'homme pour se forger une petite idée d'un être ou d'un objet qu'il voit pour la première fois. Et cette idée est conservée quoi qu'on essaye et pense plus tard afin de la corriger.

De peur que les autres clients préservent une trace trop malveillante de moi dans leur mémoire, je tâche de privilégier une sorte d'anonymat. J'achève silencieusement mon plat dans mon coin sombre, je ne commande ni dessert ni café. Je ne monte pas pour autant dans la chambre rejoindre Élisabeth et Pierre en fin de repas : la serveuse se plaint de sa santé à la patronne. Elle a le regard fixe et elle enlève d'un geste brusque son tablier. Elle sort dans une courette prendre un vélo.

Je file silencieusement derrière l'hôtel et je rejoins le parking. J'ouvre la portière de ma voiture. Je démarre en trombe et je retrouve cette femme à quelques mètres dans la même rue. Puis je la suis

jusque chez elle. Je chronomètre le temps qu'on met pour arriver dans son quartier (près de quarante minutes). La serveuse pédale avec lenteur, elle habite loin et ça me permet d'avoir du temps pour découvrir le centre du bourg et des aspects de la région.

Après avoir accompli ma tâche, je bifurque vers le supermarché du coin. Il est nouveau ; c'est un Leclerc en forme de pyramide tronquée. Le trajet qui m'y conduit est jouté de champs d'endives et d'épinards, et de ronds-points. Le parking est vaste, sans trop de voitures. Curieusement, c'est quasi vide à l'intérieur de la grande surface, bien qu'il soit à peine 13h00. En outre, la moyenne d'âge des rares personnes qui sont dans les rayons, face aux étales de viandes ou de produits frais, n'a rien qui la distingue de celle des gens de l'hôtel.

J'oblique vers les conserves. Une femme en bermuda moulant sans poches, avec des veines bleutées et variqueuses sur les mollets, s'avance à l'aide d'un déambulateur. Ses cheveux longs sont maintenus par une barrette. Elle peine à avancer, elle a pourtant des bras musclés. Elle me demande d'une voix très douce si je pourrais l'aider. J'attrape une boîte de haricots, et je la lui donne.

Pour ce que j'ai pu en découvrir alors que j'étais en colonie de vacances, il n'y avait déjà pas grand

monde à Kernevec'h à la fin du siècle dernier. Mais les vieux n'étaient pas aussi nombreux. La baraque en bois où nous étions casés donnait sur la plus belle plage des environs. On y scrutait parfois des filles en bikini, maillot une pièce, bronzant seins nus, etc. Je le constate sans éprouver de regrets particuliers. Qu'il y ait maintenant autant de vieux à Kernevec'h n'est pas une mauvaise chose.

Je change de rayon à plusieurs reprises. J'achète au passage des petits pots à la courgette, ainsi qu'un livre pour Pierre. Je le feuillette, il parle de la vie d'un cheval sur une planète lointaine. Les illustrations qui accompagnent le texte sont belles. J'ai hâte de le lui lire. J'ai également envie de serrer Élisabeth entre mes bras. J'ai trop perdu de temps. Je ne tarde pas avant de rentrer.

Du centre Leclerc – apparemment en déshérence aux alentours du déjeuner – à ce qui fait office de centre à Kernevec’h, il faut compter cinq kilomètres. On les parcourt sans enthousiasme, à moins de trouver du charme au paysage, qui se réduit de part et d’autre de la départementale à des terre-pleins continûment pelés. Ils sont si hauts, si montueux, qu’ils cachent la Manche aux conducteurs; mais se devinent de proche en proche, en raison de grues, de murs porteurs et de parpaings, les prémices d’immeubles de trois à quatre étages, pour l’heure en construction, que des panneaux d’ordre commercial promettent très confortables et disponibles par lots avant la fin de l’année qui vient de s’écouler. Ils sont d’ores et déjà affublés de noms

de la même famille que celle des *Coquillages*, tels que *Les Vagues*, ou *Les Embruns*.

Après un autre rond-point, agrémenté d'un phare multicolore et d'une statue de pêcheur (vareuse, casquette) grandeur nature, on tourne à gauche. C'est le quartier résidentiel de Kernevec'h. Il est constitué d'une suite de maisons d'un étage, dont les plus vieilles ont cinquante ans. Elles ont chacune un toit d'ardoises, parfois un nom breton, ainsi qu'un jardin d'herbes et de gravillons cerné de thuyas, jardin qui sert de garage à la plupart des résidents. Presque un cinquième de ces maisons a les volets fermés et le jardin empli de mauvaises herbes. Ensuite, on arrive au centre en tant que tel. Ce n'est guère mieux. Ses rues piétonnes sont faites de pavés roses, ornées sur les côtés de demi-sphères de fonte auburn et de lampadaires. Des haut-parleurs plantés tous les dix mètres au-dessous des toits, près des gouttières, diffusent lorsqu'ils fonctionnent quelques flonflons et de vieux hits. Ce sont toujours les mêmes, j'aurai le temps de le vérifier d'ici la fin de la semaine.

Les véhicules motorisés ne sont nullement censés circuler là. Mais on ne se gêne pas plus que moi pour emprunter cette rue, qui a l'avantage de desservir toute une partie de la bourgade. On ne croise personne dans le centre, sinon des bêtes, et ceux des habitants qui sortent de chez eux à

cette heure-là. Beaucoup de boutiques sont en rupture de bail, les vitrines sont badigeonnées de peinture blanche, à l'exception d'une pharmacie, d'un magasin de vêtements, d'une pizzeria, d'une boulangerie, et de quatre bars. Quelques ivrognes le soir slaloment ou se cassent la gueule entre les demi-sphères de fonte auburn.

L'hôtel *Les Coquillages* se trouve après le monument aux morts, l'église et la mairie, construite un siècle plus tôt, au bout de la rue. Celle-ci s'achève sur une rangée de bancs en bois, une bande podotactile et un parking. Au-delà d'un parapet, un chemin taillé depuis des siècles permet de rejoindre la plage. Je me gare à droite d'une Peugeot jaune et d'un conteneur de verre.

Voilà maintenant deux heures que je suis de retour dans ma chambre. Je suis couché sur le côté, à moitié nu ; je touche sensuellement le front bombé, sans rides, d'Élisabeth. Je déplie les doigts vers une de ses paupières. Puis je l'entrouvre délicatement, et je la referme. En arrivant, j'ai lu son livre à Pierre. Je l'ai nourri d'un petit pot à la carotte, vestige de Metz que j'ai retrouvé coincé au fond de mon sac. J'ai également noté dans un fichier de mon téléphone ce qui me semblait le plus digne d'être retenu des lieux et des personnes que je viens de croiser.

Ma chambre est la 102. Depuis hier, ma tête est de temps à autre sujette à des étourdissements. Ma gorge me brûle et le nez me pique dès que j'éternue. J'ai peur d'avoir attrapé la crève, à moins que ce soit une allergie – ou bien l'effet inattendu de mon départ de Metz. En l'occurrence, ma peau se contracte pour le moment sur mon squelette comme si un masque d'argile le recouvrait et l'étouffait. Ce serait dommage qu'une maladie grave ou quelconque m'oblige à repartir si vite, voire à rester au lit.

Je m'appuie sur le même coude depuis presque une demi-heure, et des fourmis picotent mes doigts. Les jambes me grattent de la même manière. Je change mes cuisses de position. Une mouette traverse le pan de ciel qu'on entrevoit de la fenêtre que j'ai ouverte. Je regarde Pierre. Il est dans son couffin. Quelque chose sort de ses lèvres et les noircit. Je crois d'abord que c'est une ombre, mais il n'y a pas d'objet qui s'intercale entre dehors et lui. Je me baisse. Il reste beaucoup de traces de petit pot à la carotte autour de sa bouche et de son menton. C'est dégradant, et c'est ma faute, donc je m'en veux. Depuis que je suis de retour du centre Leclerc, je flâne au lit sans le prendre vraiment en compte.

J'assois Élisabeth dans un fauteuil et je tourne son corps vers la fenêtre entrebâillée. Un filet d'air soulève un peu ses cheveux. Je récupère un

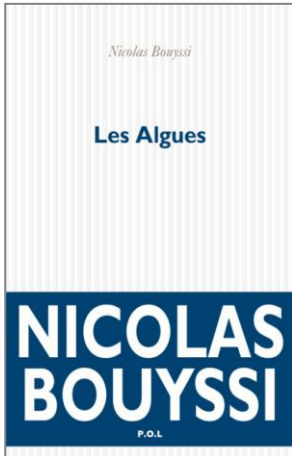
rouleau d'essuie-tout dans ma valise. Un panel de sensations physiques inattendues m'affecte tandis que je reviens m'agenouiller près du couffin. Conscient que j'ai peut-être affaire à un symptôme de plus, je m'enfonce les doigts dans les aisselles et sous la gorge afin de vérifier que je n'ai rien. Je me concentre ensuite sur le visage de Pierre, et je finis de lui essuyer les commissures des lèvres et son menton. Tout en changeant la position de ses bras, j'enlève les taches de petit pot à la carotte sur le linoléum. Je froisse l'essuie-tout sale que j'ai utilisé.

Je le jette dans les toilettes et je bois de l'eau au robinet pour me calmer. Le reflet de mon visage n'a rien de particulier dans le miroir de la salle d'eau. Je fais mon âge. Je ne suis pas pâle, je n'ai pas l'air triste, avec des rides bizarres qui me lacèrent les joues et le milieu du cou. Mais j'ai des plaques rouges sur les pommettes et de part et d'autre de mes sourcils; et mes gencives paraissent gonflées. Elles me rappellent celles d'un collègue. Quand il sourit, au lieu de ses dents, on voit entre ses lèvres une bande rose violacée.

Je regagne la chambre dans un état de stupeur pénible et je me rassois sur l'armature du lit. Je vide la poche extérieure de mon sac à dos. Je pose mes tournevis, mon chatterton sur l'unique table de la chambre. Je multiplie les gestes sans intérêt, qui prouvent que je ne suis pas aussi à l'aise que je

Achévé d'imprimer en février 2010
dans les ateliers de la Nouvelle Imprimerie Laballery
à Clamecy (Nièvre)
N° d'éditeur : 2156
N° d'édition : 172412
N° d'imprimeur : XXXX
Dépôt légal : mars 2010

Imprimé en France



Nicolas Bouyssi
Les Algues

Cette édition électronique du livre
Les Algues de NICOLAS BOUYSSI
a été réalisée le 15 avril 2011 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en février 2010
par la Nouvelle Imprimerie Laballery
(ISBN : 9782846824521)
Code Sodis : N41958 - ISBN : 9782818002827
Numéro d'édition : 172412